

faire en d'autre temps, elle peut le faire encore aujourd'hui, grâce à la vertu toujours puissante qu'elle possède. Au contraire, enlever à l'Italie sa religion, c'est tarir d'un seul coup la source la plus féconde de trésors et de secours inestimables.

(A suivre).

UN THEOLOGIEN DE CINQ ANS

Oui, mon théologien n'a que cinq ans.

Toute sa science il l'a puisée auprès d'une humble Sœur Grise, dans une de nos salles d'asile de Montréal.

Il se nomme Paul.

Si Paul vivait à Paris il serait bien souvent scandalisé.

Qui ne sait l'abus que l'on fait aujourd'hui à Paris de ce grand mot : adorer ? Les romanciers l'écrivent à toutes les pages de leurs livres ; dans un certain monde on l'a sans cesse à la bouche.

On ne dit plus qu'on aime quelque chose ; cela paraît terne : on l'adore.

On adore les fleurs, on adore la musique ; on adore jusqu'à son chien, jusqu'au poivre et au sel.

Pardon, mais c'est la vérité.

Il y a là, avouons-le, une exagération choquante. Et maintenant, chez nous, au Canada, c'est un peu comme à Paris : on devient prodigue d'adoration.

Or cela n'est pas conforme à l'enseignement du catéchisme qui dit que Dieu seul mérite d'être adoré.

Paul qui ne sait pas lire sait cependant plusieurs réponses de son catéchisme. La sœur les lui a répétées avec patience, il les a vite appris.

Car dans ces modestes salles d'asile on réussit à enseigner aux enfants des choses que de grands philosophes ignorent, en faisant pénétrer dans leurs jeunes âmes les sublimes lumières de la foi.

Paul se souvenait de ce qui lui avait été dit de l'adoration, et il faut qu'il l'ait bien compris et que tout un raisonnement se soit fait dans sa petite tête pour répondre comme on va le voir.